

de Charlet, nous rappellent l'intimité singulière dans laquelle vivait l'empereur avec ses grenadiers. Ce tutoiement n'a pas été inventé par la fantaisie de l'artiste. Non-seulement Napoléon le tolérait dans la bouche de ses vétérans, mais il en était heureux, y trouvant une preuve de leur sentiment passionné pour lui.

"Sois tranquille... Nous allons te donner une belle victoire," lui disaient-ils, dans la nuit mémorable avant Austerlitz, quand il visita leur campement.

Ainsi Bonaparte, ce "soldat heureux," devenu le maître tout-puissant en Europe ; Bonaparte, qui avait soumis sa cour à l'étiquette la plus rigoureuse et qui exigeait de ses vieux compagnons de guerre, faits par lui princes et ducs, les formules de respect en usage sous l'ancienne monarchie, souriait à la familiarité militaire de ses grenadiers. Les maréchaux couverts de gloire, dont quelques-uns l'avaient connu jadis portant l'uniforme râpé d'un pauvre lieutenant d'artillerie, n'osaient lui adresser la parole qu'en prodiguant les "Sire" et les "Votre Majesté" ; mais il se laissait tutoyer avec plaisir par les vieilles moustaches de sa garde. Même avec un de ses amis intimes, tel que Lannes ou Duroc, il ne s'abandonnait que dans le tête-à-tête. Dès qu'il y avait des témoins, il entendait être traité par eux comme l'empereur et roi, sacré par un pape, et dont un froncement de sourcils faisait trembler les monarques du vieux continent. Avec ses grenadiers, au contraire, il tenait à conserver ce ton d'héroïque bonhomie, ce sans-gêne entre frères d'armes, et à rester toujours pour eux le Petit Caporal de Lodi.

Ici, Napoléon nous révèle une fois de plus son génie et sa profonde connaissance du cœur humain. De ses lieutenants, il avait besoin, avant tout, d'être obéi, et il leur imposait l'autorité et la hiérarchie dans toute leur rigueur ; mais de ses soldats il voulait être aimé, aimé jusqu'à la folie, jusqu'au sacrifice. Or, on n'aime ainsi que son égal ou un être qu'on reconnaît d'une essence supérieure à la sienne. Par ce tutoiement, où persistait un souvenir de la Révolution, les grenadiers de la garde lui parlaient à la fois comme à un camarade et comme à un demi-dieu. De là leur dévouement absolu ; et tel grognard, qui lui avait adressé une fois le "tu" jacobin, était prêt à mourir pour lui en criant :

"Vive l'empereur !"

Les esprits chagrins s'indignent que Napoléon ait fanatisé tant d'hommes, au profit de son ambition monstrueuse et de ses rêves insensés. Pour notre part, nous ne nous en sentons pas le courage. Comment oublier que, sans l'épopée impériale, — unique dans l'histoire du monde, — la France ne serait pas la France et ne posséderait pas un inépuisable trésor de gloire, acquis, hélas ! — il faut bien l'ajouter, — par le sang de tant de héros et par les larmes de tant de mères ?

On aurait insuffisamment fait l'éloge des grenadiers de la garde, après avoir vanté seulement leur imposante et calme bravoure sur le champ de bataille. L'observation de l'inflexible discipline dont ils avaient l'habitude, le respect de l'uniforme qu'ils portaient, avaient développé leur moralité et fait naître en eux de véritables vertus. En temps de paix, leur excellence tenue, leur politesse envers les bourgeois étaient données en exemple à toute l'armée. Jamais ils ne troublaient l'ordre public. Loin de là, ils apaisaient souvent des querelles entre "pékinois." Un grenadier, pris pour arbitre dans une question de duel, n'avait qu'un mot à dire pour la résoudre, et, presque toujours, il arrangeait l'affaire. L'avis d'un de ces hommes à qui l'empereur avait fait la martiale caresse de tirer l'oreille, avait force de loi en matière de point d'honneur.

L'ivrognerie était rare dans ces régiments d'élite, le vol y était inconnu.

"Si j'avais de l'or plein un fourgon, disait Dorsenne, leur général, je le mettrais dans une chambrée de mes grenadiers ; il y serait plus en sûreté que dans un coffre-fort."

Avant le passage de la Bérésina, les équipages de l'empereur, où se trouvait son trésor particulier,

faillirent être pris par les Cosaques. M. Beaufeu, payeur de la garde, craignant que la caisse pleine d'or ne pût franchir le fleuve, distribua aux grenadiers les deux millions qu'il contenait. Sur l'autre rive, la somme entière se retrouva, sauf soixante-dix napoléons, l'homme à qui on les avait confiés s'étant noyé.

A Dieu ne plaise que nous protestions contre la fameuse "suprématie du pouvoir civil", dont on nous rebat sans cesse les oreilles ! *Cedant arma togæ*, c'est entendu. Je me permets seulement de poser cette question : Si l'on distribuait une pareille somme entre un certain nombre de politiciens pris au hasard, la restitueraient-ils avec autant de fidélité que les pauvres grenadiers de la retraite de Russie ?

Au type du grenadier de la garde, qui symbolise en quelque sorte toute la Grande-Armée, il manquait la suprême et touchante beauté du malheur ; les terribles revers de la fin de l'empire la lui donnèrent.

Certes, il était beau, quand il entrait dans une capitale conquise, en grande tenue, l'arme sur l'épaule, avec son régiment précédé d'un tambour-major tout chamarré et faisant tourner une canne éblouissante. Mais, dans la boue et sous les pluies du mois de février 1814, lorsque, crotté, éreinté, protégé du pan de sa capote la batterie du fusil, il suit son empereur sur les routes de la Champagne, avec une confiance inébranlable dans son génie et un espoir obstiné de la victoire ; quand, pour la première de sa vie, aux adieux de Fontainebleau, il sent une larme couler sur son mâle visage ; quand il monte la garde à l'île d'Elbe ; quand il débarque au golfe Juan, certain de suivre, de clocher en clocher, le vol de l'aigle jusqu'aux tours de Notre-Dame ; quand enfin, à Waterloo, dans le bataillon sacré, il brûle sa dernière cartouche, le Vieux de la vieille devient sublime.

Alors, le peuple, qui déjà l'aimait tant, à cause de sa gloire, se met à le chérir avec encore plus de tendresse, à cause de ses souffrances.

L'imagerie répand par milliers cette figure d'ancien troupière, vieux avant l'âge, au front à demi dépouillé, reconnaissable à ses courts favoris en crosse de pistolet et à sa grosse moustache mélancolique. Ici, il apparaît, soldat-laboureur, s'appuyant des deux mains sur sa bêche et rêvant sans doute au captif de Sainte-Hélène, et là, coiffé d'un vieux bonnet de police et assis à la porte d'un cabaret, il enseigne l'exercice du peloton aux gamins de l'école, tout en se souvenant des grandes guerres.

Tout de suite après la chute de l'aigle foudroyé, le Vieux de la vieille a ses poètes, non seulement en France, mais dans l'Europe entière, et Henri Heine le chante en même temps que Béranger. Celui-ci surtout le rend populaire. Il l'évoque, près du berceau de ses petits-fils, à qui il souhaite une mort glorieuse, ou bien, seul dans sa chaumière, couvrant de larmes et de baisers son drapeau proscrit, ou bien encore, dans la pathétique chanson du *Vieux caporal*, marchant au supplice, la pipe à la bouche, et ordonnant de ne pas pleurer aux jeunes camarades qui vont lui mettre douze balles dans le corps. Deux des plus grands esprits du siècle rivalisent de génie littéraire pour exalter le soldat de l'empereur. Dans une grange, à la veillée, Balzac lui fait raconter la prodigieuse épopée, et Victor Hugo invente une de ses plus saisissantes images pour nous montrer Napoléon, après une victoire, quand il décorait ses grenadiers et quand,

Melant son âme avec leur âme  
Et touchant leur poitrine avec son doigt de flamme,  
Il leur faisait jaillir cette étoile du cœur.

Héros anonymes de notre Illiade, la patrie est heureuse de n'avoir pas été ingrate envers vous. Elle vous a revêtus d'une gloire immortelle.

Le dernier grenadier de la garde est mort depuis longtemps, après avoir été l'honneur et l'orgueil de son village natal. La tristesse du vieux soldat fut adoucie par la pensée que le corps du grand empereur, son idole, était revenu de son lointain exil et reposait sous le dôme des Invalides. Puis le siècle a fini, bien lugubrement, pour la France ; elle fut accablée par des défaites qu'elle n'a pas vengées, et, aujourd'hui,

nos vétérans sont tous des vaincus. Mais, dans les tristesses du présent, nous nous consolons un peu par le souvenir des gloires impériales, de cette légende à peine centenaire et cependant déjà tellement invraisemblable et fabuleuse que, si les livres imprimés n'existaient pas, elle se transformerait sans doute, dans les profondeurs de l'avenir, en une mythologie astronomique, où Napoléon serait le soleil, où ses douze maréchaux figureraient les douze signes du zodiaque, et où la Grande-Armée aurait pour symbole la poussière d'étoiles du firmament.

FRANÇOIS COPPÉE,  
de l'Académie française.

## ESPIÈGLERIES D'UN SINGE

Nous étions tous réunis dans le fumoir de notre ami M. N..., nous racontant diverses anecdotes du temps passé. Nous demandâmes au R. P. X..., de bien vouloir nous raconter quelques faits. Il répondit à notre demande en commençant à narrer, de sa grosse voix, l'historiette suivante.

Il y a quelques vingt ans, je possédais un singe extraordinaire, que j'aimais beaucoup et qui savait charmer tous mes visiteurs, aucun d'entre eux ne sortait sans lui avoir fait des caresses ; il répondait à tous par mille contorsions qui les amusaient beaucoup. Il avait, entre autres habitudes, celle de me suivre partout où j'allais, et lorsque je me rendais à l'église, j'étais obligé de l'enfermer dans une chambre.

Un dimanche, je le mis sous clef et je partis pour la petite église du village, mais par malheur une fenêtre était ouverte et dès que le singe m'eût aperçu, il sauta en bas et me suivit. Comme j'entrai dans l'église, il entra et alla chercher refuge sous le dais de la chaire, où il demeura tranquille jusqu'au "Credo". A ce moment de la messe je montai en chaire, fis mes annonces et commençai mon sermon.

Alors le singe, qui avait été sage depuis le commencement de l'office, n'y tint plus et se mit à gesticuler tout à fait comme moi, et l'auditoire de sourire. Trouvant étrange que les paroissiens, qui avaient l'habitude de m'écouter patiemment, fussent ce jour-là si gais, je leur fis remarquer qu'il était déplacé de rire ainsi dans le temple du Seigneur. Cette remarque ne fit aucun effet et l'auditoire continua de rire. Comme je multipliais les gestes, afin de captiver les gens, le singe suivit mon exemple et la foule, n'en pouvant plus, poussa de grands éclats de rires. Sur ces entrefaites, un de mes amis vint me dire que c'était mon singe qui, placé audessus de moi, faisait ainsi rire les paroissiens. J'ordonnai alors au sacristain, me tenant les côtés pour ne pas rire, d'emporter mon trop habile imitateur. Alors je pus, sans être dérangé, finir mon instruction. A quelque temps de là, afin de n'être plus dérangé dans mes instructions, je vendais, à regret, mon pauvre singe.

J'espère que l'historiette sera autant goûtée de vous, chers lecteurs, qu'elle l'a été de nous.

LUVIANUS.

Plessisville, P. Q.

## PLAISIR FAVORI

(Voir gravure)

A peine a commencé la saison printanière que déjà, dans certaines contrées favorisées, les pommiers sont en fleurs. Mieux encore, il s'est trouvé d'audacieux pinsons pour faire un nid hâtif où de petits oiselets grelottent, en l'absence de la mère.

Le plaisir favori de la jeune femme est de venir au verger rendre visite à ses arbres fleuris. Elle a découvert le nid hâtif et sa bonne âme émue la pousse à grimper sur l'arbre pour donner la becquée aux délicats passereaux.

Les salons, c'est la rue qui a passé par le bain, la pâte d'amande, la grammaire et les bonnes manières, mais c'est toujours la rue, au fond des esprits et des cœurs. — BARBEY D'AUREVILLE.